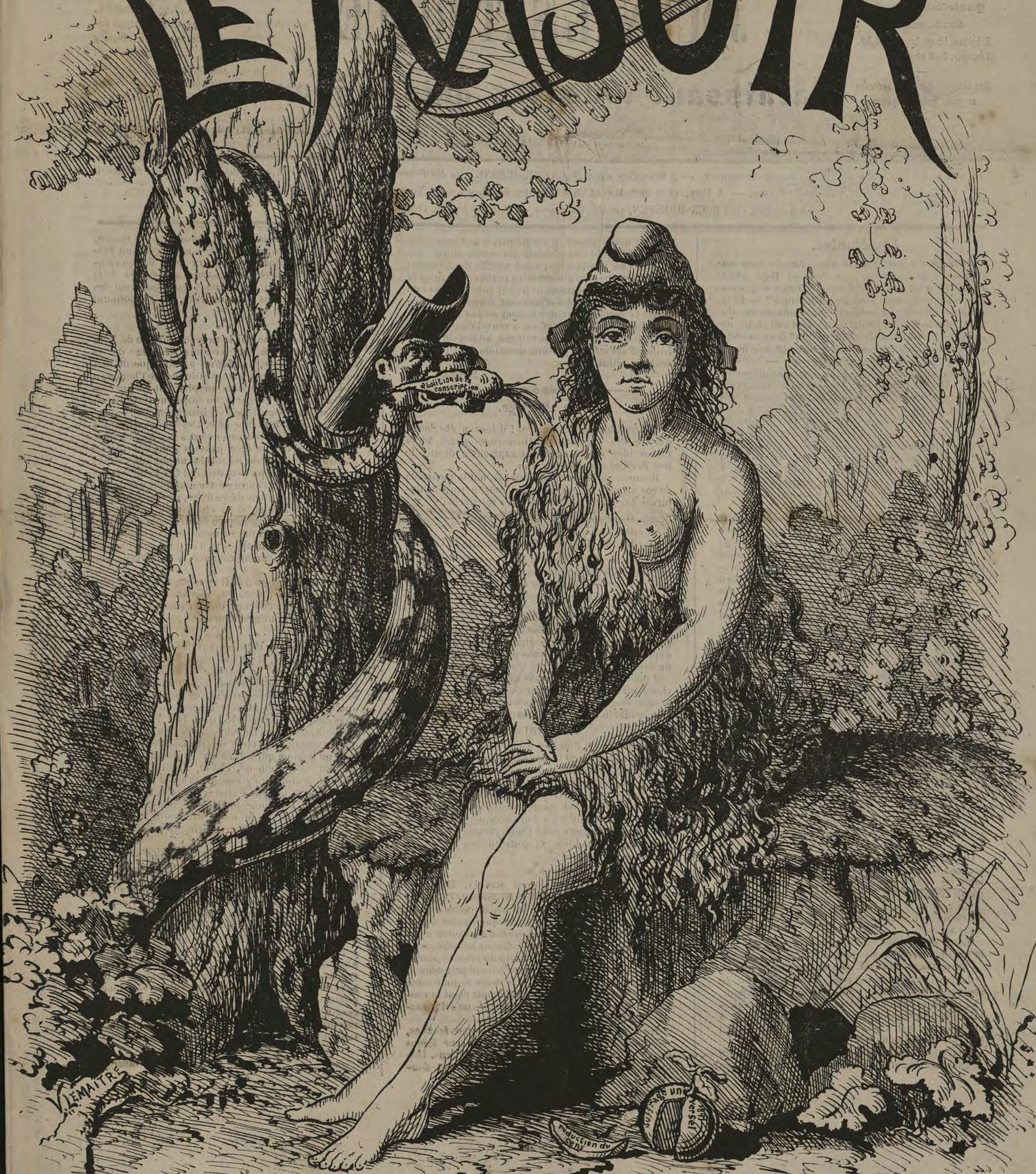


N° 65 5 centimes

LE RASOIR



CLÉRICAL

LE PARADIS TERRESTRE
cette pomme n'est pas ce qu'un radical pense.
Trop de crédulité conduit à l'impuissance.

RADICAL

Rédacteur en chef :
CARLOS DE BADAJOZ.

Bureaux :
Place Ste-Barbe, N° 6.
A LIÈGE.

25 FÉVRIER 1872.

Quatrième Année.

Abonnement :
Belgique, Un an, francofr. 4,50.
Etranger, Port en sus.

Les abonnements et les annonces
se paient par anticipation.

LE RASOIR

JOURNAL SATIRIQUE

Parissant tous les quinze jours.

Dessinateur-Propriétaire
Victor LEMAITRE.

Bureaux :
Place Ste-Barbe, N° 6.
A LIÈGE.

Annonces :

La ligne, 60 centimes et à forfait. — Pour les annonces, s'adresser exclusivement aux bureaux du journal, ou à la librairie Désiré. — Les grandes lettres comptent pour autant de petites qu'on peut en mettre sur l'espace qu'elles couvrent.

Honni soit qui mal y pense.

En vente : à Liège, chez DESIRÉ, Passage-Lemonnier. — A Bruxelles, chez SACRÉ-DUQUESNE, rue des Fripiers, chez E. L'OLIVIER, rue Neuve, 48 et chez E. SARDOU 12, Galerie St-Hubert, Passage du Prince. — A Huy, chez M^{me} MALIZARD, Station de Huy. — A Tournai, chez E. HUBERT, libraire, quai Poissonnier. — A Verviers, chez BECK-DRESSEN, rue de l'Harmonie. — A Neufchâteau, chez Léandre PETIT, libraire.

La Séduction.

« Or le serpent était le plus fin de tous les animaux des champs que l'éternel Dieu avait faits, et il dit à la femme : quoi ! Dieu a dit, vous ne mangerez pas de tout arbre du jardin ? — Et la femme répondit au serpent : nous mangeons du fruit des arbres du jardin mais quant au fruit de l'arbre qui est au milieu du jardin, Dieu a dit : vous n'en mangerez point et vous ne le toucherez point, de peur que vous n'en mouriez. — Alors le serpent dit à la femme : vous ne mourrez nullement, mais Dieu sait qu'un jour que vous en mangerez, vos yeux s'en ouvriront et vous serez comme des dieux, sachant le bien et le mal. — La femme donc voyant que le fruit de l'arbre était bon à manger et qu'il était agréable à la vue et que cet arbre était désirable pour donner de la science, en prit du fruit et en mangea et elle en donna aussi à son mari. Et les yeux de tous deux furent ouverts. »

(Genèse, chapitre III)

Voilà en quels termes les textes sacrés présentent le récit de la séduction de M^{me} Adam.

Notre dessinateur s'en est inspiré pour offrir aux lecteurs du *Rasoir* un dessin rappelant l'origine de la coalition entre les radicaux et le parti clérical.

Ce rapprochement n'a rien d'anormal : quiconque examine avec impartialité les causes et les conséquences de l'union qui a amené la chute du parti doctrinaire, est forcé de constater que c'est par des promesses fallacieuses, des engagements hypocrites et de perfides manœuvres que les porte-soutanes ont obtenu le concours des ultras.

Suffrage universel, abolition de la conscription, réduction des impôts, tels sont les principaux éléments qui ont servi à composer la pomme merveilleuse, objet d'ardentes convoitises.

Je n'ai jamais pu me rendre compte de la facilité avec laquelle le tentateur est parvenu à faire oublier à ses anciens adversaires sa mauvaise foi, sa duplicité et ses antécédents : je vais même jusqu'à me demander si ceux-ci n'ont pas feint de croire à la sincérité des promesses qui leur étaient faites pour justifier une alliance inexplicable, en se disant in petto : *timeo Danaos...*

Est-ce que nos avancés pouvaient sérieusement espérer que les serviteurs du Grand-Vizir de Malines renonceraient à atteindre le but qu'ils poursuivent depuis des siècles, qu'ils s'écarteraient de leur programme, en modifiant leurs tendances et leurs aspirations ?

Ont-ils pu s'attendre à des concessions, à des transactions sur des questions de principes de l'importance de celles qui étaient agitées ? La négative me paraît certaine.

En résumé il n'ont eu en vue qu'un résultat : renverser le libéralisme ; ce résultat a été obtenu, mais après ?

Leurs yeux se sont ouverts, comme l'avait annoncé le serpent, mais ils ont dû reconnaître que :

« Souvent la peur d'un mal nous conduit dans un pire. »

Le parti radical me fait l'effet d'un homme qui en rencontre deux autres ; l'un marche lentement, l'autre est arrêté ; au lieu de se rapprocher du premier en le forçant, par une poussée vigoureuse, à accélérer sa marche, il s'attache au second dont il favorise ainsi l'immobilité.

La tactique n'est guère adroite et il serait opportun de chercher ailleurs un remède à une situation qu'on

ne peut que déplorer. Il ne me paraît pas cependant bien difficile de se rapprocher du desideratum que chacun a en vue : on rencontre en effet dans le parti libéral des hommes sincèrement partisans du progrès qui regrettent l'ajournement qu'ont subi les réformes les plus indispensables et qui sont disposés à combattre la mollesse et l'inertie dont on fait un grief à la majorité des libéraux. C'est à ceux-là que doivent s'unir les progressistes convaincus, au lieu de rendre leurs efforts stériles par une désertion dont profitent seuls les ultramontains.

SOLINA.

Du Mariage.

Heureux les hommes graves ! il leur a été donné d'écrire des volumes de trois cents pages, où la même idée est rassasée et rapetassée depuis le mot *Préface* jusqu'au mot *Fin*.

Heureux les écrivains sérieux ! ils ont le monopole de ces articles de trois-cents lignes, à trois bailllements par ligne, et ornés de titres solennels :

De l'extinction du Paupérisme.

De la génération spontanée.

Du rôle de la femme en dehors de la famille.

Le lecteur sait tout de suite à quoi s'en tenir, il comprend qu'il n'y a pas de quoi rire et que cela ne sera pas drôle. De même quand on vous annonce que M. un tel donne une conférence et qu'il traitera :

De l'émancipation des femmes,

vous n'avez ni doute ni hésitation : Vous mettez vos gants, vous prenez votre chapeau, et à l'heure indiquée par les affiches, vous allez faire une partie de dominos.

Toute la vie nous avons rêvé d'écrire quelque chose qui aurait un faux air de traité philosophique et qui commencerait pompeusement par « De... De... ou De la... » Payons nous cette petite débauche.

DU MARIAGE.

Le mariage est l'un des vices inhérents à la condition des peuples civilisés. Les hommes, aux temps préhistoriques n'en avaient qu'une idée fort ébauchée ; les commeneux des lies de la Sonde l'ignorent encore, les commeneux d'ici le pratiquent peu ; un temps viendra où cet usage vieill, qu'on voudrait encore aujourd'hui nous faire accepter comme une institution, s'abîmera dans l'oubli comme ont fait les coutumes, franchises et constitutions des cites lacustres.

**

Hélas ! nous n'en sommes pas là. Un grand nombre de nos contemporains nourrit encore la passion d'avoir une femme à soi. En voilà une tordue ! Jadis, — et cela se pratique même de nos jours dans certains contrées, quand on voulait avoir une femme à soi, on l'achetait. C'était honnête, mais moins sûr qu'on ne pourrait croire du premier abord. En effet, s'il suffit que l'acheteur paie le prix débattu pour obtenir la livraison et par suite la jouissance de l'objet cédé, le vendeur ne garantit point la conservation et la durée du dit objet, — ou s'il garantit, c'est tout au plus pour deux ans.

Nous, civilisés, nous n'achetons plus nos femmes, — du moins ouvertement ; mais nous leur faisons signer différentes promesses et déclarations. Une drôle d'idée tout de même. La chèvre s'est fait don-

ner un billet... le bon billet ! nous en rions encore, et, mieux avisés, nous prenons nos sûretés en exigeant une signature au registre de la Maison commune et une seconde signature au registre de la sacristie. Cela fait, nous nous endormons sur les deux oreilles... nos épouses, elles, ne s'endorment pas !

**

Quel est le Calino qui le premier imagina de faire jurer *obéissance* à une créature dévorée de la passion de régner, et *fidélité* à l'être que de tout temps et dans toutes les langues du monde l'homme a déclaré fragile et variable au plus haut degré ? — Faire donner sa parole à un menteur ! garder en portefeuille la signature d'un banqueroutier !

Ce qui continue à être tête, c'est que nous jurons aussi, nous qui ne sommes que des femmes à baïbe. Nous jurons de protéger, pauvres gens qui n'avons d'autre supériorité sur les soi-disant protégées que la supériorité du biceps — et encore ! Car enfin, si c'est nous le sexe fort, l'autre c'est le sexe puissant.

Et nous promettons d'être fidèle, c'est à dire de ne pas changer, comme si le changement n'était pas pour nous une exigence de nature, comme si tous les changements ne nous étaient pas fatalement imposés, depuis le changement d'air jusqu'au changement de front, sans compter le renouvellement de sang.

Le mariage est un dol. Il consiste à engager, pour obtenir certains avantages, une chose qui ne nous appartient pas : l'avenir. Un jour nos lois, plus complètes, le puniront sévèrement.

**

Où, le mariage est une mauvaise action ; toutefois il faut distinguer, il y a des mariages plus ou moins coupables ; ainsi, le mariage de la main gauche... mais c'est une combinaison maladroite. A quoi bon se procurer frauduleusement, et non sans risques, une maîtresse, un meuble élégant dont la société nous conteste la propriété, qu'il faut cacher à tous les yeux, dont nous ne pouvons jouir qu'à la dérobee, qui encombre, inquiète et compromet ? Se représente-t-on un homme qui aurait en sa possession un joli fauteuil bien capitonné, chaud, moelleux, mais qui n'aurait le droit de s'y asseoir qu'après avoir mis les verrous à sa porte et fermé ses rideaux ?

S'il faut absolument qu'on se marie, pourquoi n'adopterait-on pas le mode usité dans la Cour des Miracles au temps de Pierre Gringoire, de fameuse souvenir ?

Notre société ridicule et bégueule exige une cérémonie ? He bien, il y avait une cérémonie. En présence du peuple des Sabouleurs et des ruffodés, à la face du ciel et du roi des Ribauds, on mettait une cruche de terté entre les mains des futurs époux. A un signal donné ceux-ci lâchaient la cruche... Elle se cassait en trois, quatre ou cinq morceaux, — ils étaient mariés pour trois, quatre ou cinq ans.

Sous ce régime, avec un peu d'adresse on pourrait s'arranger pour ne faire de la cruche que deux morceaux... Il faudrait aussi décréter que les années bissextiles ne seront comptées que comme des années ordinaires, parceque, voyez-vous, deux fois trois-cent-sixante-cinq jours est assez pour les hommes raisonnables — et c'est trop pour les femmes, qui ne le sont pas.

A. S.

(A ne pas continuer.)

Les poignées de mains.

Les Chinois, ai-je lu quelque part, saluent en se tirant le nez, et ce, avec d'autant plus de force qu'ils veulent saluer plus profondément; ainsi ce mouvement, selon la manière dont il est fait, équivaudra à « bonjour » ou à « j'ai l'honneur de vous saluer » ou autre formule respectueuse.

Nous autres, cette idée seule nous fait rire, surtout si nous nous figurons la chose se passant dans un endroit fréquenté, la rue de la cathédrale, par exemple, où l'on ne peut pas faire dix pas sans rencontrer une connaissance et sans être obligé d'ôter son chapeau, mais en Chine, toujours à ce que j'ai lu, la chose se passe le plus naturellement du monde, et, si vous arrivez au milieu de cinquante Chinois de connaissance, ces cinquante Chinois, en guise de salut, se tireront le nez avec une force mesurée à votre importance et ils y mettront le plus grand sérieux.

Après cela, à chacun ses petites habitudes; ne rions pas de celles des Chinois car si ceux-ci s'avaient de fouiller dans les notes, à leur tour ils pourraient bien trouver matière à rire.

Un usage en grande vogue chez nous et dont les Chinois ne se rendraient pas bien compte, par exemple, c'est celui qui consiste à échanger des poignées de mains. On se donne la main si je ne me trompe, en témoignage d'estime, de sympathie; c'est un moyen comme un autre de montrer aux gens ce qu'on pense d'eux.

Jusqu'ici, tout serait bien, mais l'usage a pris des proportions telles qu'il constitue aujourd'hui un véritable abus; jugez-en plutôt :

Vous entrez au café (il est vrai que, pour se donner la main, c'est l'endroit par excellence, sans doute parce que ce que l'on y prend predispose à l'expansion) vous entrez, dis-je, au café; vous y rencontrez un ami à vous accompagné d'une personne que vous n'avez pas l'avantage de connaître. Vous vous tendez la main à votre ami, vous saluez l'autre et vous vous asseyez. On cause pendant une heure puis ce dernier s'en va; toutefois avant de partir il tendra la main en vous disant : « Monsieur au plaisir de vous revoir. » Lui parti, vous dites à votre ami : — « Quel est donc ce Monsieur ? » —

« C'est *** » — « Un intime ? » — « Non, je l'ai vu quelquefois dans le monde rien de plus. » Et voilà comme il se fait que vous avez échangé des témoignages d'estime ou de sympathie avec une personne que vous ne connaissez ni peu ni point, et sans pouvoir même vous expliquer la chose en recourant au proverbe : « Les amis de nos amis sont nos amis. »

C'est là une petite aventure qui vous est, je n'en doute pas, arrivée plus d'une fois.

Autre chose, toujours au café : Vous allez, le soir, rejoindre le cercle de vos connaissances. Parmi elles, il y a quelques amis sincères, dévoués, à qui vous donnez une cordiale poignée de mains; d'autres, amis prétendus, à qui vous tendez la main pour faire comme tout le monde, puis enfin, toujours bien deux ou trois chez qui vous ne rencontrez et pour qui vous n'éprouvez, du reste pas la moindre sympathie, et qui ne manquent pas, l'occasion étant donnée, de jeter des pierres dans votre jardin. A ceux-là aussi vous tendez la main.

Dieu que cela vous arrive quelquefois serait en vérité trop peu, car vous savez comme moi que c'est une affaire de tous les jours.

Si la place ne me manquait pas, je pourrais multiplier les exemples et vous citer entr'autres le cas où vous rencontrez des gens qui peuvent vous tenir en haute estime mais que vous n'estimez pas, ce qui fait aux deux mains qui se serrent une position passablement critique; force m'est de conclure. Puisque se donner la main est un usage reçu, conformons-nous à l'usage, mais c'est vraiment dommage qu'on ne puisse pas donner et recevoir seulement des poignées de mains qui ne mentent pas et qu'il faille absolument ou bien laisser subsister l'abus ou renoncer tout-à-fait à la chose. ASTHON.

Les roitelets de l'Hôtel-de-Ville.

Ilâtons-nous de le dire : nous ne voulons pas médire des employés de l'Hôtel-de-Ville; nous savons très-bien que, parmi eux, il en est qui sont instruits, et qui apportent dans leurs rapports avec le public une urbanité et une politesse dont on ne leur tient pas assez compte. Mais d'un autre côté il faut bien avouer que certains de ces fonctionnaires sont des despotismes en herbe, ainsi nous nous figurons bénévolement qu'étant payés par la commune, ils en sont les humbles serviteurs; détrompons-nous; c'est le public qui, bien souvent, est le très-humble ser-

viteur de ces MM; Ils considèrent leurs places comme de véritables sinécures et c'est à peine s'ils daignent s'occuper d'autre chose, dans l'exercice de leurs fonctions, que de toucher mensuellement leurs traitements.

Cependant la réputation qu'on leur a faite d'aimer trop le *far niente*, n'est pas absolument méritée.

Ils sont travailleurs... mais à leurs heures. Il est vrai aussi que le moindre mariage leur fait délaissier leurs importants travaux, et qu'il ne faut que le roulement d'un tambour pour les attirer sur le perrot.

Mais, voyons, franchement, peuvent-ils se tenir courbés sur leur pupitre de 9 heures du matin à 4 heures de relevée?

Eh donc ! On leur reprocherait de travailler pour un vil salaire. —

Voulez-vous faire connaissance avec quelques uns d'entre eux ? — Tenez, en voilà un qui passe dans la salle des pas perdus; sa tête blanchit déjà sous le poids... du divorce ! — Au fait, c'est l'homme... — Non, non, c'est l'homme *aux faits* ! Vous ne comprenez pas ? Suivez-le; le voilà qui rentre dans son bureau; voyez, quelle ardeur au travail ! comme sa plume court sur le papier ! — Mais il est bien accablé de besogne, ce pauvre diable ? Allons donc ! il fait la chronique locale pour la Gazette et le public attend !

Il n'y a des grincheux qui n'approuvent pas cette licence, mais qu'importe !

En voici un autre qui arrive en pérorant ; gageons qu'il récite une phrase à effet trouvée dans quelque livre d'instruction ? Elle pourra lui servir lors de son prochain discours ; car si Napoléon était né conquérant, Thiers, fin politique, mor, dit l'autre, je suis né orateur. — Que voulez-vous ? Le lièvre de La Fontaine se croyait bien un foudre de guerre.

Quand à ce vieillard, déjà courbé, devinez ce qu'il est. Vous ne trouvez pas ? Il est baron, avocat, notaire, chef de bureau ! — Vous croyez peut être qu'il succombe sous le poids de ce cumul ?

Détrompez-vous ; il est dans son bureau comme le rat légendaire était dans son fromage.

Mais j'entends s'approcher le vieux scheick ; quittons les parvis de l'Hôtel-de-Ville.

FIGARO.

Trim et Tram.

Par toutes les cornes de Balaubuth, avouez-le, notre bonne ville de Liège est une belle et florissante cité. D'un an à l'autre, des quartiers entiers se transforment, les constructions s'y élèvent comme par enchantement, tout prospère... rien de M. Cornes-e Enfin, par le temps de cérialisme qui couit, Liège reste le boulevard du libéralisme.

Liège a, en outre, le bonheur d'avoir fourni trois ministres et... de voir ses rues étroites sillonnées par les rails du chemin de fer américain. Car nous avons un chemin de fer américain ! Vous trouverez des gens grincheux qui affirmeront que le fait n'est pas exact, tout simplement parcequ'ils seront restés une heure ou deux à attendre le passage du tram et qu'ils n'auront pas même aperçu l'ombre du fouet du cocher. Des autres affirment que pour trouver le tram exactement, il faut être costumé en Pierrot ou en Titit et ne le prendre que les nuits de carnaval. D'autres encore vous conseillent si vous avez absolument besoin de manquer le train, de prendre le tram pour vous conduire aux Guillemins. Calomnies que tout cela !

Nous affirmons que le tram circule en ville tantôt dans une rue tantôt dans une autre, tantôt jusqu'à la station des Guillemins et tantôt jusqu'à Charlemagne seulement, les chevaux ayant une admiration profonde pour leur confière que monte le grand empereur. Nous avons vu de nos yeux le tram aller jusqu'à la place St-Lambert, puis d'autres fois poursuivre jusqu'à la rue Féronstrée et jusqu'à la place Maghin. Et il y a des gens qui ne sont pas encore satisfaits. En vérité, c'est à n'y rien comprendre.

Ne dirait-on pas à entendre ces mécontents que nos écoles ne veillent à rien ? Les entrepreneurs du tram ont une concession soumise à de certaines conditions. Si ces conditions n'étaient pas remplies, l'autorité s'empresserait d'intervenir pour les faire mettre à exécution.

Confessons-le — pardon M. Piercot — le Liégeois manque souvent de confiance en ceux qui le gouvernent. Il est heureux dès qu'il trouve la moindre chose à critiquer; il oublie ou peut-être il ne connaît pas les difficultés qu'éprouvent nos administrateurs à contenter tout le monde et... à se préparer une réélection.

JEAN TRIM.

Travaux du Palais.

Il y a des gens, dit Gresset, qui donnent leur petite sentence

Sur les vers et sur les auteurs
Avec autant de connaissance,
Qu'un aveugle en a des couleurs.

Le *Journal de Liège* a, dirait-on, de ces gens à son service. Ainsi, il a publié, dans ces derniers temps, plusieurs articles pour demander l'établissement d'une grande communication entre la première et la deuxième cour du palais dans l'intervalle qui sépare le tribunal de commerce des bureaux du greffe. Le centenaire à la vue courte et na pu voir que ce qu'il demandait était impossible à obtenir; que l'ouverture de cette communication aurait complètement détruit l'harmonie de la façade de l'autre côté, une des plus belles du palais. Le projet qui sera mis prochainement à exécution offre plus d'avantage. La galerie qui donne accès aux tribunaux se poursuivra le long des deux cours et permettra de circuler dans toute sa longueur sans crainte des intempéries. A. CH.

Beaux-Arts.

L'administration communale vient d'autoriser la mise en loterie de deux tableaux de notre concitoyen, M. P. J. Antoine, l'auréat de notre académie.

L'un de ces tableaux représente *la Flora* du Titien, l'autre est une remarquable copie d'un des meilleurs maîtres.

On peut se procurer des billets, au prix de un franc chez M. Straus, opticien au Pont d'Ile, Mile Massart, libraire, rue Lulay, au café du Commerce, place St-Lambert, et chez M. Lacroix place Verte, où les tableaux sont exposés.

Théâtres.

L'espace nous manque aujourd'hui pour parler des théâtres.

Bornons nous à annoncer au *Gymnase* le bénéfice de M^{me} Simon, chargée de la location, qui aura lieu lundi prochain.

On donnera les *Viveurs de Paris* et une pièce nouvelle en trois actes due à un auteur liégeois. Cette pièce a un titre on ne peut plus local : *la Liégeoise*. Il y aura foule.

Logogriphe.

à Mademoiselle M. M.

Mon entier est un nom bien connu
Dans lequel amie tu peux trouver :
Un élément, un nid, un résidu.
Un verbe que j'aime à te conjuguer,
Une chose invisible, une rime.
Certain poisson et l'endroit où il vit
Un beau mois, un instrument maritime,
Une chose utile en cas de défi

ANNONCES

J. LEROUSSEAU

Horloger breveté.

Rue-sur-Meuse, 43, près du Pont-des-Arches.

POUR PARAITRE DU 1^{er} AU 15 MARS :

L'HISTOIRE EN DÉSHABILLÉ

FAITS ET GESTES DES LIÉGEOIS

Depuis la feuille de vigne jusqu'au chapeau Gibus
par H. NOR,
avec un nombre considérable de vignettes, scènes,
charges et fantaisies,
par V. LEMAITRE.

AVIS.

Les collections du RASOIR devenant de plus en plus rares, nous nous voyons obligés d'augmenter le prix de nos premiers N^{os}.

A 2 fr. les N^{os} :

1, 2, 4, 5, 6, 8, 10, 11, 12, 13, 17, 19,
20, 22, 25, 26 27.

A 1 fr. les N^{os} :

2, 7, 9, 14, 15, 16, 18, 21, 23, 24, 28, 29,
30, 31, 22, 33, 34, 35.

Les autres n^{os} restent au prix de 15 centimes. En vente à la librairie DESIRE.

Imp. et lith. de J. Daxhelet, Pass. Lemonnier, 12.

LA FIN DU MONDE



La comète
- si je l'attrape, je la pulvérise.

La terre.
- Donnons-nous un faux air de lune,
la comète ne nous reconnaîtra pas.

La lune.
- cette pauvre terre, lorsqu'elle sera atteinte,
on pourra dire terrassée.



- voyons, cher Plantamour ne pourrais-tu faire dévier cette affreuse comète ?



- voyez vous l'astre à queue ?
- En effet on a placé par plaisanterie une betterave dans mon télescope



- La fin du monde étant proche je désire faire mon testament.
- En faveur de qui ?
- Des habitants de la lune.



- Voici la fin du monde si tu m'épousais.
- Nous parlerons de cela le 13 août.



- Au moment du choc, je file en ballon.
- Et où mettras-tu pied à terre ?
- Sapristi! je n'y avais pas songé



- le monde finit le 12 août, faisons un billet à mon tailleur pour le 15



- Pourvu Seigneur que je rentre dans mes fonds avant le jour fatal.



- Il faut bien s'amuser un peu avant de casser sa pipe.



- y pensez-vous! monsieur Oscar!
- qu'avez-vous à craindre, chère ange, voici la fin du monde.



- Si je meurs, que se soit du moins en prenant ma leçon de piano.
- Chère enfant, faut-il que j'aime la musique.



- si l'on savait quel côté le choc aura lieu, on pourrait se placer à l'autre bout de la terre



Le bon Gevaert.
- Aurais-je le temps de faire décorer tous mes amis?



En nuit du 11 au 12 août